

Concours de traduction : Odette Toulemonde, Eric-Emmanuel Schmitt

.....

Pour les étudiants

Balthazar Balsan n'arriva pas seul à la librairie de Namur, son éditeur ayant quitté Paris pour lui soutenir le moral, ce qui avait eu comme résultat principal de le déprimer davantage.

— Si mon éditeur passe plusieurs jours avec moi, c'est que ça va très mal, se disait-il.

Effectivement, les critiques, tels des loups, chassent en bande ; l'attaque d'Olaf Pims avait déchaîné la meute. Ceux qui avaient retenu leurs griefs ou leur indifférence contre Balsan se lâchaient désormais ; ceux qui ne l'avaient jamais lu avaient quand même des rancoeurs à exprimer contre le succès ; et ceux qui ne pensaient rien en parlaient aussi puisqu'il fallait participer à la polémique.

Balthazar Balsan se montrait incapable de répliquer : il ne jouait pas sur ce terrain. Il détestait l'offensive et manquait d'agressivité, n'étant devenu romancier que pour chanter la vie, sa beauté, sa complexité. S'il pouvait s'indigner, c'était pour de grandes causes, pas la sienne. Son unique réaction était de souffrir en attendant que ça passe, au contraire de son éditeur qui aurait aimé exploiter cette effervescence médiatique.

À Namur, les lecteurs l'attendaient en moins grand nombre qu'à Bruxelles car, en quelques jours, il était devenu « ringard » d'apprécier Balthazar Balsan. Celui-ci se montrait d'autant plus aimable avec ceux qui s'aventuraient vers lui.

Ignorant ces agitations puisqu'elle ne lisait pas les journaux ni ne regardait les émissions culturelles, Odette n'imaginait pas que son écrivain vivait des heures si sombres. Pimpante, habillée moins chic que la première fois, encouragée par le verre de vin blanc que Rudy l'avait forcée à ingurgiter au café d'en face, elle se présenta en frémissant devant Balthazar Balsan.

— Bonjour, vous me reconnaissez ?

— Euh... oui... nous nous sommes vus... voyons... l'année dernière... Aidez-moi donc...

Nullement vexée, Odette préférait qu'il ait négligé sa prestation ridicule du mardi précédent et le libéra de ses recherches.

— Non, je blaguais. Nous ne nous sommes jamais vus.

— Ah, il me semblait bien, sinon je m'en serais souvenu. À qui ai-je l'honneur ?

— Toulemonde. Odette Toulemonde.

— Pardon ?

— Toulemonde, c'est mon nom.

À l'énoncé de ce patronyme comique, Balthazar pensa qu'elle se moquait.

— Vous plaisantez ?

— Pardon ?

Réalisant sa gaffe, Balthazar se reprit.

— Eh bien, dites-moi, c'est original comme nom...

— Pas dans ma famille !

Odette présenta un nouvel exemplaire à dédicacer.

— Pouvez-vous simplement marquer « Pour Odette » ?

Balthazar, distrait, voulut être sûr d'avoir bien entendu.

— Odette ?

— Oui, ça, mes parents ne m'ont pas ratée !

— Allons, c'est ravissant Odette...

— C'est épouvantable !

— Non.

— Si !

— C'est proustien.

— Prou... ?

— Proustien... À la recherche du temps perdu... Odette de Crécy, la femme dont Swann est amoureux...

— Je ne connais que des caniches qui s'appellent Odette. Des caniches. Et moi. D'ailleurs, sur moi, tout le monde l'oublie ce prénom. Pour qu'on s'en souvienne, faudrait peut-être que je mette un collier et que je me fasse friser ?

Il l'examina, pas certain d'avoir bien entendu, puis éclata de rire.

Se penchant, Odette lui glissa une enveloppe.

— Tenez, c'est pour vous. Lorsque je vous parle, je ne dis que des bêtises, alors je vous ai écrit.

Odette s'enfuit dans un bruissement de plumes.

Lorsqu'il se cala au fond de la voiture qui le ramenait en compagnie de son éditeur à Paris, Balthazar fut tenté un instant de lire le message, cependant, lorsqu'il vit le papier kitsch où s'entrelaçaient guirlandes de roses et branches de lilas retenues par des anges fessus, il ne l'ouvrit pas. Décidément, Olaf Pims avait raison : écrivain pour les caissières et les coiffeuses, il n'avait que les fans qu'il méritait ! En soupirant, il glissa néanmoins la lettre à l'intérieur de son manteau en chamois.

À Paris l'attendait une descente en enfer. Non seulement son épouse, fuyante, absorbée par son travail d'avocate, ne marqua aucune compassion pour ce qui lui arrivait mais il constata que son fils de dix ans était obligé de se battre au lycée contre les petits péteux qui se moquaient de son père. Il recevait peu de messages de sympathie, jamais du milieu littéraire – peut-être était-ce de sa faute, il ne le fréquentait pas. Enfermé dans son immense appartement de l'île Saint-Louis, devant un téléphone qui ne sonnait pas – c'était de sa faute aussi, il ne donnait pas son numéro –, il considéra objectivement son existence et soupçonna l'avoir ratée.

Certes, Isabelle, son épouse, était belle mais froide, cassante, ambitieuse, riche de manière héréditaire, beaucoup plus habituée à évoluer dans un monde de prédateurs que lui – ne s'étaient-ils

pas autorisés à avoir des liaisons extraconjugales, indice que le ciment social tenait davantage leur couple que le lien amoureux ? Certes, il possédait un logement au coeur de la capitale qui faisait des envieux mais l'aimait-il vraiment ? Rien sur les murs, sur les fenêtres, sur les étagères, sur les canapés, n'avait été choisi par lui : un décorateur s'en était chargé ; au salon, trônait un piano à queue dont personne ne jouait, dérisoire signe de standing ; son bureau avait été conçu pour paraître dans les magazines car Balthazar préférait écrire au café. Il réalisait qu'il vivait dans un décor. Pire, un décor qui n'était pas le sien.

À quoi avait été consacré son argent ? À indiquer qu'il avait percé, qu'il s'était établi dans une classe dont il ne venait pas... Rien de ce qu'il possédait ne l'enrichissait réellement quoique tout montrât qu'il était riche.

S'il en avait une vague conscience, ce décalage ne l'avait encore jamais rendu malade car Balthazar était sauvé par la foi qu'il avait dans son oeuvre. Or celle-ci, aujourd'hui, était attaquée... Lui-même doutait... Avait-il rédigé un seul roman valable ? La jalousie constituait-elle l'unique raison de ces attaques ? Et si ceux qui le condamnaient avaient raison ?

Fragile, émotif, habitué à trouver son équilibre dans la création, il ne pouvait y accéder dans la vie réelle. Il lui était insupportable que le débat intime qu'il avait toujours porté en lui – ai-je un talent à la hauteur de celui que je souhaiterais avoir ? – devint public. Au point qu'il finit, un soir, après qu'une bonne âme lui eut signalé que sa femme frayait assidûment avec Olaf Pims, par tenter de se suicider.

Quand la bonne philippine le découvrit inanimé, il n'était pas trop tard. Les services d'urgence parvinrent à lui faire reprendre conscience puis, après quelques jours d'observation, on le plaça en hôpital psychiatrique.

Là, il s'enferma dans un silence bienfaisant. Sans doute aurait-il, après quelques semaines, fini par répondre aux psychiatres vaillants et attentionnés qui tentaient de le libérer si l'arrivée inopinée de sa femme n'avait changé le cours de la cure.

Lorsqu'il entendit le bruit métallique de la fermeture automobile, il eut à peine besoin de vérifier par la fenêtre qu'il s'agissait bien d'Isabelle garant son tank dans le parc. En un éclair, il rassembla ses affaires, attrapa son manteau, brisa la porte qui ouvrait sur l'escalier extérieur, vérifia en dévalant les marches qu'il détenait bien un double des clés, bondit vers la voiture d'Isabelle et démarra pendant que celle-ci prenait l'ascenseur.

Il roula plusieurs kilomètres au hasard, hagard. Où irait-il ? Peu importait. Chaque fois qu'il imaginait se réfugier chez quelqu'un, à l'idée de devoir s'expliquer, il renonçait.

Garé sur une aire d'autoroute, il remuait un café trop sucré auquel le récipient communiquait sa saveur de carton lorsqu'il remarqua une grosseur dans la poche de son manteau en chamois.

Désœuvré, il ouvrit la lettre et soupira en notant que, le mauvais goût du papier ne suffisant pas, sa fan avait joint un coeur rouge en feutrine brodé de plumes à sa missive. Il amorça sa lecture du bout des yeux ; en l'achevant, il pleurait. (pp. 105-108 ; 7.800 signes = 4,3 feuillets)